

SIXIÈME JOUR

MÉDITATION DU MATIN

---

LA SUPRÊME INVITATION DU CHRIST

(MANETE IN DILECTIONE MEA)

---

*Sicut dilexit me Pater, et ego dilexi  
vos. Manete in dilectione mea.*

(Joan. xv, 9.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Dans quelques instants vous allez commencer de clore votre retraite par la communion générale, en attendant de lui donner tout à l'heure, par la rénovation solennelle des promesses cléricales, son dernier couronnement. Il y a une communion morale avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est le fond même de la vie surnaturelle et qui ne doit jamais s'interrompre dans l'âme du chrétien et du prêtre : la communion née de la communauté des idées, des sentiments, telle qu'elle existe entre ceux qui se connaissent, s'apprécient et s'aiment. Les méditations successives de cette

semaine avaient pour but, et auront eu, je l'espère, pour résultat de provoquer en vous une intelligence plus ouverte, un attrait meilleur de cette loyale adhésion aux pensées, à la doctrine, aux exemples, à l'œuvre de notre Maître adoré. Vous vous êtes abstenus de la communion sacramentelle. Le moment est venu de la reprendre et de consacrer par l'acte supérieur de la foi chrétienne toutes les bonnes dispositions où vous avez cherché sincèrement à vous établir. Vous ne célébrerez pas encore la sainte messe. Vous ne monterez pas encore au saint autel, où d'habitude vous vous tenez debout. Vous vous y agenouillerez comme de simples fidèles; mais vous n'en communiez pas moins, pour cela, à tout l'être du Christ à travers son corps mystérieusement présent dans l'hostie, et vous attesterez surtout que c'est à son immolation de crucifié que vous entendez prendre part, votre sacerdoce ayant là son point d'attache et d'appui par excellence. *O sacrum convivium, in quo Christus sumitur, recolitur memoria Passionis ejus.* L'Eucharistie est la perpétuité vivante de la Passion du Christ. Le reste suit comme une conséquence: *Mens impletur gratia.* La source de la grâce, ce sont les divines blessures du Sauveur: c'est la croix. *Et futuræ gloriæ nobis pignus datur.* Les communions d'ici-bas, voilées d'ombre, sont le prélude authentique de la communion finale et définitive, à jamais rayonnante de lumière et de joie, quand la mort, à la façon du prêtre qui ouvre le taber-

nacle, ouvrira pour chacun de nous le ciel et son éternité.

*Manete in dilectione mea...* Je n'ai point à vous rappeler, messieurs, que Notre-Seigneur Jésus-Christ a très expressément déclaré qu'il voulait être aimé. La délicieuse scène des bords du lac de Génésareth, le dialogue émouvant du prince des Apôtres avec son Maître, miraculeusement réapparu, entre les divers souvenirs évangéliques, vous sont familiers à tous. Je n'ai pas non plus à vous faire remarquer combien cette prétention de Jésus à régner sur les cœurs, puissamment, souverainement, de telle sorte qu'au besoin tout lui soit sacrifié, porte avec elle la preuve qu'elle n'est point d'un homme seulement homme. Rien de semblable ne s'est vu et ne se verra jamais dans l'histoire. L'audace même de l'ambition et de l'exigence témoigne des droits uniques de celui en qui elle se manifeste. Pour oser dire: « Vous m'aimerez plus que le père et la mère, » ce qui signifie: Si jamais il y avait conflit entre les droits de ces êtres exceptionnellement chers et les miens, les miens étant antérieurs et supérieurs, c'est à moi que vous devrez donner la préférence; pour oser tenir ce langage il faut être Dieu. Nous laisserons ces considérations et d'autres semblables que le texte cité suggère. Nous nous attacherons à bien comprendre ce mot tout seul: *Manete in dilectione mea.* Fixez-vous dans votre attachement pour moi; établissez-vous-y en permanence; faites-en non pas une série intermit-

tente de dispositions favorables, mais un état, mais une habitude, où vous vous maintiendrez de plus en plus fidèlement. Voyons, essayons de voir ce qu'il y a de considérable en cette courte phrase.

## I

Une créature, quelle qu'elle soit, assujettie et rivée aux conditions humaines, peut-elle avoir la témérité de dire à une autre créature : Établissez-vous à demeure dans mon amitié, composez-vous de mon amitié une sorte de refuge et d'abri sûr ? Non. Sans hésiter, je réponds : Non. Et pourquoi ? Par ce très simple motif, d'abord que nulle créature n'est complètement aimable et ne doit prétendre soutenir toujours, accroître toujours, le premier attrait qu'elle a fait naître. Pas n'est besoin d'une rare pénétration ni d'une psychologie profonde pour constater qu'un des éléments, un des facteurs les plus nécessaires de notre attachement, c'est l'admiration. Même sans nous en douter, nous éprouvons le besoin impérieux d'admirer l'être que nous aimons. Il faut que sa valeur nous impose, nous séduise et nous enchaîne. Qu'il s'agisse d'une valeur extérieure et physique, qu'il s'agisse d'une valeur intellectuelle et morale, celle-là infiniment supérieure à l'autre, la loi est la même. Nous voulons nous sentir en face

de qualités avérées à qui s'adresse notre hommage.

Or, souvent, très souvent, nous nous apercevons après coup que ces qualités entrevues, et sur la foi desquelles nous nous sommes généreusement engagés, sont loin d'être ce que nous avions supposé dans notre facile optimisme. Ou bien elles n'existent pas, se dérobent et s'effondrent quand nous entreprenons d'en jouir, ou bien elles se mélangent de lacunes, d'insuffisances et d'ombres dont nous ne nous serions jamais doutés et qui nous gâtent notre bonheur. Cette désillusion reste à notre charge. Si nous sommes réduits à la subir, c'est notre faute. Il ne fallait pas nous bercer du chimérique espoir de rencontrer chez autrui une perfection que nous ne possédons pas nous-mêmes et que nul ne possède ici-bas. Ce raisonnement de bon sens, qu'il eût été élémentairement sage de faire plus tôt, que nous faisons trop tard, ne nous soulage guère. Nous voilà condamnés à souffrir.

Qui de nous, messieurs et vénérés confrères, n'a plus d'une fois, dans sa vie, eu l'occasion d'expérimenter ces douloureux mécomptes ? Où nous nous promettions de trouver une supériorité attrayante d'esprit et de savoir, nous ne rencontrons, tout compte fait, que des facultés moyennes et de faible envergure. Où nous étions presque assurés de ne voir que la droiture la plus intègre, le désintéressement le plus absolu, nous découvrons des préoccupations d'ambition cachée et de

misérables industries pour les faire aboutir. Où nous pensions jouir du spectacle d'une âme généreuse, noblement et largement ouverte aux grandes idées, à l'amour des grandes causes, à la sympathie pour les grandes souffrances, nous nous heurtons à d'étroites habitudes de souci personnel et d'égoïsme. Au lieu du besoin de rendre hommage à la supériorité des hommes et de leurs œuvres, l'amertume en face du succès d'autrui, la jalousie devant les prestiges naissants ou consommés. Au lieu de la délicatesse immaculée de la vertu, des tendances inquiétantes, des actes et des propos suspects. Au lieu de l'humilité vraie, celle qui se tait, se cache et s'ignore, la prétention affichée d'être humble, cette méprisable parodie de l'*humilis corde* de l'Évangile. Oui, du rêve caressé à la réalité, trop souvent, presque toujours, c'est une distance désolante.

Dans la surprise et la peine de notre déception, nous nous abandonnons à d'injustes sévérités. Nous nous plaignons tout haut. *Dixi in excessu meo : Omnis homo mendax*<sup>1</sup>. Eh non ! tout homme n'est point menteur, mais tout homme est nécessairement imparfait. Nous ne sommes pas victimes d'une fraude organisée pour nous tromper, mais de l'inévitable pénurie de beauté et de bien qui, même chez les meilleurs de ses représentants, caractérise la nature humaine. Cela, nous devons le savoir. Et de le savoir nous eût épargné les

<sup>1</sup> Psalm. cxv, 11.

désenchantements attristés qu'il nous faut aujourd'hui connaître.

Jésus-Christ, Lui, a pu dire : *Manete in dilectione mea*, parce qu'il savait que notre admiration pour Lui, élément de choix de notre attachement, ne serait jamais exposée à la moindre surprise ni à la plus légère déconvenue. *Quis ex vobis arguet me de peccato* ? Non seulement rien de coupable, rien de répréhensible en Lui, mais rien d'imparfait. Messieurs et vénérés confrères, au sortir des constatations de la misère humaine chez tous les hommes, quelle joie supérieure, quelle fête, quel repos, quelle revanche de rencontrer Jésus-Christ ! Être, avec Lui, certain par avance qu'on ne court aucun péril de désillusion quelconque ; que tout ce qu'il paraît être tout d'abord, il l'est en réalité ; que plus on le regardera de près, plus on l'étudiera pour ainsi dire, la loupe à la main, dans les évangiles, plus on se sentira émerveillé de la pleine beauté de son âme à travers son langage et ses actes ! Oui, une compensation, oui, une revanche, qui ont ce rare avantage de ne point se mélanger d'aigreur contre les créatures, causes ou occasions de nos déboires, qui nous rendent plutôt compatissants à leur égard, mais enfin qui, nous prenant au point où nous sommes de nos lassitudes multipliées, nous établissent et nous fixent dans l'ineffable paix d'une sécurité inutilement cherchée ailleurs.

Je ne pense pas qu'il y ait un vrai chrétien, un vrai prêtre arrivé au milieu de l'existence,

pour qui ce motif d'aimer Jésus-Christ, — ses droits de Dieu mis à part, — ne se surajoute puissamment à tous les autres, presque jusqu'à devenir le premier de tous, tant le bien-être ressenti porte avec soi de consolation et d'attraits.

Ainsi, pour en venir à quelques ressouvenirs et impressions cent fois goûtés dans nos lectures évangéliques, quand nous voyons Jésus rendre à son Père ses devoirs de religion et d'adoration pieuse, nous savons qu'il ne se mêle pas à sa piété un atome d'ostentation, qu'il ne pose jamais devant la foule, qu'il ne vise pas à provoquer l'attention publique, qu'il est tout entier aux exigences saintes de son culte en esprit et en vérité.

Quand il prêche, quand il soulève l'enthousiasme du peuple, jusqu'à faire dire : « Jamais homme n'a parlé comme Lui ; » quand il réduit au silence ses adversaires humiliés, « et personne ne pouvait lui répondre ; » quand il guérit les malades, quand il ressuscite Lazare, nous savons que son unique préoccupation, sa préoccupation exclusive et jalouse est d'honorer son Père. *Non quero gloriam meam.*

Quand il fulmine contre les Pharisiens sur le ton d'une sévérité et d'un courroux dont, à vingt siècles de distance, nous nous sentons émus, ces anathèmes fameux : *Væ vobis ! væ vobis !* nous savons qu'ils lui sont uniquement inspirés par le zèle le plus pur, par le besoin de préserver la véritable idée religieuse des altérations et des con-

tréfaçons qui la menacent, mais qu'il n'y entre aucune animosité personnelle, et que Lui, Jésus, ne bénéficie en rien d'un devoir à remplir pour satisfaire des rancunes privées et des griefs même légitimes. Quand il se montre bon et miséricordieux envers les pécheurs, quand il converse avec la Samaritaine, quand il accueille Madeleine, quand il relève la femme adultère, quand il entre dans la maison de Zachée, quand il s'assied à la table des publicains, nous savons que cette condescendance touchante ne cache, à aucun degré, aucune faiblesse qui trahirait une apparence de complicité du péché. Nous le savons à tel point, que d'hésiter même un instant, rapide comme l'éclair, nous ferait l'effet d'une impiété et d'un blasphème. Compatissant à l'égard des pécheurs, impitoyable contre le mal : tel il devait être, tel il est toujours.

Quand avec ses disciples il laisse percer une certaine impatience, un mécontentement et un malaise que n'explique que trop leur inintelligence de ses pensées, de ses désirs, de sa vocation de Messie, Sauveur et Rédempteur, nous savons qu'au fond il ne cesse pas de les aimer, qu'il est prêt non seulement à ne pas leur tenir rigueur de leurs insuffisances, mais à leur déclarer qu'il leur est attaché de cœur, parce qu'ils sont ses disciples, ses apôtres, ses prêtres : *Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos*, et deux fois, à la façon d'une mère : *Filioli.*

Dans sa passion, à Gethsémani, sous les oli-

viers séculaires, quand il se plaint de l'intensité de souffrance qui l'écrase, quand il crie vers son Père, pour que le calice s'éloigne, même avant que de sa pauvre voix entrecoupée des suffocations de l'agonie il ait ajouté : « Cependant non, que votre volonté s'accomplisse et non la miennel » nous savons que son âme, pleinement soumise, amoureusement soumise, n'élève aucune protestation ni aucun murmure. Les émotions de la nature humaine aux prises avec l'assaut des pires douleurs, il les ressent, il les savoure, il les épuise ; mais de se dérober aux exigences de sa mission et de son œuvre, il en aurait horreur. *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.*

J'évoque devant vous, messieurs et vénérés confrères, quelques souvenirs. Je mets en lumière, à l'aide de quelques exemples, cette vérité que Jésus-Christ, de si près qu'on le regarde et qu'on l'observe, au rebours du reste des hommes, n'est que perfection et que beauté, et que dès lors notre admiration n'a rien à craindre avec Lui, notre admiration et notre attachement, qui s'y appuie comme à son fondement humain le plus sûr.

O Jésus ! demandez-moi donc ainsi qu'à Simon Pierre : *Amas me? Diligis me?* Je vous répondrai de toute mon âme : *Etiam, Domine, tu scis quia amo te.* Je vous aime, parce que seul vous êtes pleinement aimable, parce que rien en vous ne fait ombre ni tache sur la beauté entrevue, parce qu'il n'y a avec vous ni surprise à redouter, ni désenchantement.

Certes, je ne dédaigne pas, je serais ingrat et coupable de dédaigner les amitiés de mes semblables, sous prétexte qu'elles sont imparfaites de leur nature et m'exposent à souffrir ; mais je déclare qu'ayant connu votre amitié, ô Christ, l'ayant comprise, l'ayant eue comme dédommagement intime de ce qui trahissait ailleurs mes espérances, je ne veux plus, je ne puis plus me passer d'en jouir et d'en vivre. *Manete in dilectione mea.*

## II

Une créature n'a pas le droit de dire à une autre créature : Établissez-vous dans mon amitié ; pourquoi encore ? Parce qu'elle se trouve dans l'impossibilité radicale de lui être toujours et partout secourable. Les ressources matérielles et morales du meilleur des amis à l'égard de son ami, quelque bonne volonté qu'il y mette, restent limitées.

Je puis bien me dessaisir, en faveur d'une infortune qui m'est chère, d'une partie de mes revenus, voire d'une partie de mon capital ; mais s'il faut dépasser une certaine mesure, le souci légitime de ma propre situation ou des droits de ma famille me retient. Je sens que je ne dois pas, en conscience, pousser plus loin que je ne l'ai fait mes premières générosités.